

Benjamin Patinaud – Bolchegeek

Le Syndrome Magneto

Et si les méchants avaient raison ?



AU DIABLE VAUVERT

ISBN : 979-10-307-0596-6

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

Introduction.....	7
Patient 0. De quoi Magneto est-il le nom?	13
Symptôme 1. Le méchant agit, le héros réagit.....	47
Symptôme 2. La fin justifie les moyens.....	67
Symptôme 3. Un pouvoir sans grandes responsabilités	87
Symptôme 4. L'autre effet Mandela	109
Symptôme 5. Le méchant d'Overton.....	129
Symptôme 6. Pourquoi est-il si méchant?.....	139
Symptôme 7. Affreux, sales et méchants	153
Symptôme 8. Trop de chefs, pas assez d'Indiens	171
Symptôme 9. Aux gendarmes et aux voleurs.....	191
Symptôme 10. Codés queer.....	199
Symptôme 11. Retournement du stigmaté	223
Symptôme 12. Violence illégitime	243
Symptôme 13. Épouvantails.....	261
Symptôme 14. Nul n'est prophète en son pays	293

Conclusion. Traitement révolutionnaire	307
Patients célèbres.....	339
Remerciements.....	421
Index	423

Introduction

« Pleased to meet you
Hope you guess my name
But what's confusing you
Is just the nature of my game¹ »
The Rolling Stones, *Sympathy for the Devil*

« Une personne agissant pour une cause devrait-elle
être jugée selon les mêmes critères
qu'une autre agissant par avidité ?
Et si la cause est juste, qu'en est-il
des actes commis en son nom ? »

Gabrielle Haller au procès de Magneto

7

Tout le monde aime les méchants.

1. « Ravi de vous rencontrer / J'espère que vous me reconnaissez / Mais ce qui vous perturbe / C'est le jeu auquel je joue ». Sauf indication contraire, les textes sont traduits de l'anglais par l'auteur.

La culture populaire, friande de personnages manichéens plus grands que nature, en a produit de toutes les formes et de toutes les couleurs (y compris les plus criardes). Savants fous, dictateurs démiurges, terroristes illuminés, criminels sans foi ni loi, monstres géants ou de forme humaine, envahisseurs extraterrestres ou génies du mal en tout genre: elle les a érigés en piliers indéboulonnables de ses aventures spectaculaires.

Et tout le monde aime les méchants.

Paradoxal quand on y pense, non ? Ne devraient-ils pas nous être détestables ? Nous pousser à prendre fait et cause pour les héros avec la foi de supporters déchaînés ?

Tout le monde aime les méchants, pour tout un tas de raisons.

Ils s'avèrent souvent plus drôles, plus tragiques, plus touchants que ces agaçants parangons de vertu destinés à les vaincre.

Ils se montrent fascinants, inventifs, charismatiques, libérés des carcans esthétiques et éthiques qui contraignent les héros. Les studios Disney en ont longtemps fait leur marque de fabrique et leurs formidables antagonistes revêtent les meilleurs costumes. Exécutant les innocents comme les numéros musicaux inoubliables, leur malfaisance relève de la performance, leur vilenie décomplexée de la jouissance.

Tout le monde aime les méchants, parce qu'on *adore les détester*.

On attend d'eux qu'ils remplissent leur rôle. Que vaudrait Jésus sans Judas ? Alfred Hitchcock faisait un

constat sans appel : « Meilleur est le méchant, meilleur est le film. » C'est le jeu, non ? Pas de match sans équipe adverse. Sans elle, à qui adresser nos huées ? Qui souhaite-t-on tant voir perdre ?

Alors comment se fait-il qu'au beau milieu de la partie il nous arrive de les applaudir ? Ou pire : d'espérer secrètement qu'ils l'emportent ?

Ça vous est déjà arrivé, n'est-ce pas ? Sans forcément lui accorder une adhésion sans réserve, le méchant vous aura semblé un instant plus sympathique que ce béni-oui-oui de héros. Face à l'un de ces monologues enflammés dont les antagonistes ont le secret, vous vous êtes dit : « Il n'a pas totalement tort, le bougre ! » Un fugace instant, une partie de vous désire qu'il parvienne à ses fins. Terrible sensation : la plus détestable engeance vient de marquer un point !

Quelque chose cloche. Le jeu ne se déroule pas comme prévu. Un grain de sable vient d'enrayer la confortable machine morale si bien huilée. Si le méchant a raison, pourquoi n'est-ce pas lui le héros ? Au nom de quoi s'opposer à ses desseins ?

Un gag récurrent traverse la sitcom *How I Met Your Mother*. Le personnage de Barney prend toujours le parti des méchants dans les films. Il les conçoit même comme leurs héros officiels. Le ressort comique repose sur le fait qu'il s'agit d'œuvres aux antagonistes bien identifiés : *Karaté Kid*², *Terminator*,

2. Trente-quatre ans plus tard, la série *Cobra Kai* joue sur cette inversion en insufflant plus d'ambiguïté à la rivalité née entre Johnny et Daniel dans *Karaté Kid*.

Die Hard, etc. Cette inversion des valeurs participe à la caractérisation de Barney comme un type égoïste, à l'éthique défailante. Un salaud qui se range naturellement du côté des salauds, sans même s'en apercevoir. S'ensuivent des échanges amusants avec ses amis cherchant à lui montrer son aveuglement, alors qu'il remet en cause des certitudes.

Dans bien des cas, la répartition des rôles revêt moins d'évidence. Le fragile consensus vole en éclats, parfois malgré les auteurs. Tous les méchants ne commettent pas leurs atrocités pour de viles raisons. Ils ne souhaitent pas nécessairement le pouvoir, la richesse ou le retour de l'être aimé – ou en tout cas, ils s'en défendent.

Ils ne veulent pas détruire le monde : ils veulent *le changer*.

Difficile de ne pas partager leur constat que, d'une manière ou d'une autre, le monde va mal. Que des torts doivent être réparés et des injustices combattues. Que la situation dure depuis trop longtemps. Ces visionnaires veulent retourner la table, bousculer le statu quo. La proposition paraît alors plus séduisante et leur trouver des excuses plus tentant. De leur point de vue, ils ne font pas le Mal. Ils se livrent à des actes condamnables pour une cause supérieure, un objectif louable. Autrement dit : pour le Bien.

Utopistes malencontreusement dystopiques, extrémistes plus ou moins bien intentionnés, libérateurs aux penchants totalitaires, terroristes se vivant comme des résistants : ce livre leur est consacré.

La culture populaire dit beaucoup de nous, de nos sociétés et de nos visions du monde. Par définition, elle alimente les imaginaires collectifs et les représentations partagées. Elle foisonne d'idées sans attendre la validation des élites culturelles, bien qu'elle subisse le poids de l'idéologie dominante qui – fatalement – reste celle des classes dominantes. Ces dernières ne tardent d'ailleurs jamais à récupérer ce qu'elles méprisaient jusque-là.

Pour le meilleur et pour le pire.

Mais qu'expriment ces méchants prêts à emporter notre adhésion coupable? Quel miroir brisé nous tendent-ils de leurs bras vengeurs? Nous ne chercherons pas tant à définir un archétype qu'à regarder de plus près le traitement réservé à ces salauds d'un genre particulier dans les œuvres populaires. Ce que nous cherchons à travers eux, c'est un diagnostic.

Dès lors, quoi de plus normal que de faire appel à un médecin? Par chance, Martin Winckler, en plus d'être docteur, se trouve également être un défenseur érudit de la culture populaire, notamment des comic books. Dans son roman *La Maladie de Sachs*, le personnage éponyme donne ainsi sens au titre :

Chaque nom de maladie renvoie à des sens multiples, des allusions, des prolongements, des sous-entendus, des variantes d'autant plus nombreuses que pour une même maladie il n'existe presque jamais d'aspect caractéristique, mais des *formes*, plus ou moins fréquentes, « typiques » ou « exceptionnelles », définies selon

les signes étonnants qu'elles peuvent provoquer, mais jamais par la personne qui en souffre. Dans ce pays, les maladies, comme les syndromes, portent le nom des médecins qui les ont, sinon observés, du moins décrits pour la première fois. Elles ne portent jamais le nom de la personne qui en souffrait.³

Dont acte.

Puisque nous cherchons à décrire un ensemble de symptômes, je propose de nommer ce livre en l'honneur de l'un de leurs plus grands malades: *Le Syndrome Magneto*.

3. Martin Winckler, *La Maladie de Sachs*, Éditions P.O.L, 1998.

Patient 0

De quoi Magneto est-il le nom ?

« Ce que j'ai fait, dois-je le regretter ? Oui... peut-être. Mais s'il me faut continuer, malgré mes regrets, je continuerai. Il me faut vivre ma vie. J'ai le droit de vivre. Tout homme a le droit de vivre, et puisque votre société imbécile et criminelle prétend me l'interdire, eh bien ! tant pis pour elle ! tant pis pour vous tous. »

Jules Bonnot

« Il essayait de défendre les mutants, et comme la société ne les traitait pas de manière juste, il a décidé de donner une leçon à la société. »

Stan Lee, à propos de Magneto

Un nom revient constamment dans les tops des meilleurs méchants, que ceux-ci soient établis par une rédaction experte ou par sondage, s'y arrogent

souvent la première place : Magneto, la némésis des X-Men.

Aux origines du Mal

Nous sommes le 1^{er} septembre 1963 aux États-Unis.

Le mouvement pour les droits civiques bat son plein et exige la fin des discriminations envers les Noirs américains ainsi que l'égalité dans les domaines du logement, de l'emploi, de la santé... Si on célèbre aujourd'hui avec plus ou moins de sincérité cette formidable mobilisation populaire, à l'époque cela ne va pas de soi. Elle essuie alors des torrents de haine, de stigmatisation et de répression. L'Amérique ségrégationniste dépeint ses activistes en casseurs et en séparatistes, en hordes barbares mettant en péril la plus grande nation que l'humanité ait jamais portée.

Quelques jours auparavant, des centaines de milliers de manifestants marchaient sur Washington et allaient assister à ce discours devenu célèbre : « *I have a dream* ». « J'ai un rêve », allait déclarer Martin Luther King Jr. devant le mémorial Lincoln.

Dans les kiosques fleurissent dès lors des couvertures tape-à-l'œil dont les comics ont le secret. Une toute nouvelle équipe de super-héros vient de débarquer ! Ses membres arborent des costumes jaune et noir frappés d'un X. Ils volent, bondissent et attaquent en adoptant des poses dynamiques typiques du

genre, accompagnées d'une démonstration ostentatoire de super-pouvoirs plus invraisemblables les uns que les autres : un personnage ailé manie un bazooka aux côtés d'un acrobate aux larges pieds simiesques ; un homme tire des rayons laser avec ses yeux tandis qu'un autre, à l'aspect de bonhomme de neige, lance avec tout autant de détermination... des boules de neige ; la seule et unique femme se tient en retrait sans avoir grand-chose à offrir si ce n'est sa posture⁴. Ils dirigent toute leur hostilité contre un personnage menaçant au premier plan. Son costume écarlate, sa cape et son casque à cornes ne laissent planer aucun doute : c'est lui le méchant. Il dégage un champ de forces mettant en échec les assauts de nos héros. Même les boules de neige ! Comment vont-ils bien pouvoir en venir à bout ?

D'autant qu'un macaron promotionnel affirme que le bougre n'est rien de moins que « le plus puissant super-vilain⁵ de toute la Terre ! ».

Les accroches tapageuses sont monnaie courante pour vendre ces divertissements bon marché. Sur la couverture en question, on peut aussi lire : « Ne ratez pas ce fabuleux premier épisode ! » , « Dans le style sensationnel des Quatre Fantastiques⁶ ! », ou encore « Les plus étranges de tous les super-héros ! ». Et tout

4. L'arme de Jean Grey est son esprit, autant capable de télépathie que de télékinésie.

5. Francisation de l'anglais « *supervillain* », désigne l'antagoniste du super-héros faisant usage de ses pouvoirs hors normes à des fins malfaisantes.

6. Autre équipe de super-héros déjà très populaire.

ça pour seulement 12 cents, environ 1 \$ aujourd'hui. Pourtant, malgré ces annonces sensationnelles, pas grand-chose à première vue ne les démarque du tout-venant de la production. Ils se nomment les « X-Men » et leur ennemi « Magneto ».

Au milieu de cette forêt de slogans, aucune mention des auteurs. Difficile pourtant de rêver duo plus emblématique : Stan Lee au scénario et Jack Kirby au dessin, respectivement surnommés « la Légende » et « le Roi » du comic book. Il faut dire que nous sommes encore loin des caméos systématiques de Stan Lee dans les super-productions Marvel. L'auteur prolifique crée tout juste les super-héros qui rapportent à présent des milliards au géant Disney. Quant à Jack Kirby, on ne le célèbre pas encore à grand renfort d'expos, d'hommages et de rétrospectives pour n'avoir rien de moins qu'imposé son style au genre entier. Marvel, leur maison d'édition, s'est imposée comme l'autre colosse de l'industrie face à la plus ancienne DC Comics (surnommée non sans humour « la Distinguée Concurrence⁷ »). Cette rivalité sans partage (ou presque) fait toujours rage aujourd'hui, jusque dans une industrie cinématographique plus lucrative encore⁸.

Mais revenons-en à la couverture. On y trouve aussi, comme il est alors de rigueur dans les

7. Les initiales DC signifient en réalité « *Detective Comics* », héritage des années où le polar dominait les publications pulp.

8. DC appartient à Warner Bros depuis 1969, Marvel à Disney depuis 2009. Ils se tirent désormais la bourre à coups d'adaptations en blockbusters de leurs héros respectifs, pour le plus grand bonheur de leurs actionnaires.

publications pour la jeunesse, le tampon « *Approved by the Comics Code Authority* ». Ce label d'auto-régulation (d'aucuns diraient d'auto-censure) fut institué en réponse à la panique morale provoquée par le livre d'un psychiatre: *Seduction of the Innocent*⁹. Le Congrès alla jusqu'à réaliser des enquêtes et des interrogatoires, dans le pur style maccarthyste du moment, pour définir si la bande dessinée corrompait ou non la jeunesse influençable. Ce modèle de régulation par l'industrie elle-même, afin d'éviter une censure gouvernementale, existait depuis les années 30 dans le cinéma, avec le tout aussi conservateur *Motion Picture Production Code*, plus connu sous le nom de code Hays. Le *Comics Code* abattit alors son marteau inquisiteur sur les populaires BD de polar ou d'horreur, pleines de sang, de crimes et de femmes aux postures aussi périlleuses que suggestives, mais n'allez pas croire qu'il épargnait les pourtant plus consensuelles aventures de super-héros!

Dès les années 40, une polémique du même tonneau, avec auditions au Congrès et tout le toutim, avait frappé... Wonder Woman! Pas assez vêtue et trop souvent ligotée dans des positions ambiguës (tout comme ses adversaires, femmes comprises), avec tout l'attirail du bondage, lassos, cordes et chaînes. Cette amazone venue d'une société exclusivement féminine ne ferait-elle

9. « La Séduction de l'innocent » (1954). Avec l'absence de rigueur qui caractérise encore aujourd'hui les paniques morales, Fredric Wertham y accuse les BD populaires d'avoir une mauvaise influence sur les mœurs de leur jeune lectorat.

pas l'apologie – horreur! – du lesbianisme et de pratiques sexuelles déviantes risquant de faire tourner vinaigre nos bons petits puritains? À leur décharge, l'accusation ne tapait pas complètement à côté: le créateur de la guerrière, William Moulton Marston, était un psychologue proche des mouvements féministes, amateur de BDSM, dans une relation polyamoureuse avec Elizabeth Holloway et Olive Byrne, inspiratrices du personnage. Les censeurs dévots, avec la paranoïa qui les caractérise, voyaient certes le mal partout, mais il serait faux d'affirmer ici qu'il n'y avait rien à voir: bien au contraire! La question serait alors plutôt: quel mal y avait-il là-dedans? Dès lors, des visions du monde s'affrontaient à travers des personnages sur papier bon marché.

Classé X

« Du temps de l'esclavage, il existait deux sortes d'esclaves, deux sortes de nègres. Il y avait le nègre de maison et le nègre des champs. Le nègre de maison faisait toujours attention à son maître. Quand les nègres des champs dépassaient un peu trop les bornes, il les retenait et les renvoyait à la plantation. [...] Il vivait dans la maison de son maître, dans le grenier ou la cave, il mangeait la même nourriture que son maître [...] Il était prêt à donner sa vie plus rapidement que le maître ne l'aurait été pour sauver sa maison. »

Malcolm X

GÉNÉRAL : Je vous promets qu'à partir d'aujourd'hui,
sous mon commandement, le nom des X-Men
sera honoré !

ARCHANGEL : Merci, général ! Que la sécurité de
l'Amérique soit menacée à nouveau, et les X-Men
répondront présent !

Après avoir vaincu Magneto
(*Uncanny X-Men #1*, Stan Lee)

Qu'y avait-il de plus à voir dans les *X-Men* qu'une énième pantalonnade divertissante ? Quel rapport entre nos gymnastes masqués et le mouvement des droits civiques ? À la base, pas grand-chose, c'est vrai.

Je m'explique : l'usine à rêves ressemble plus à une petite boutique artisanale. Une poignée d'artistes doit produire une quantité industrielle d'aventures palpitantes. Stan Lee assume à la fois le rôle de rédacteur en chef et de scénariste principal. Il faut continuer les séries à succès comme *Spider-Man* tout en renouvelant constamment l'intérêt des fans avec des concepts originaux. Alors Stan, se reposant massivement sur ses dessinateurs, fait ce à quoi il excelle : créer des super-héros à la pelle. Il en imagine une nouvelle cargaison mais ne sait plus comment justifier chacun de leurs invraisemblables pouvoirs. Il a fait le tour des sempiternelles histoires d'expériences scientifiques ratées, d'artefacts extraterrestres, et a épuisé ses recours approximatifs à la mythologie. Il choisit alors, selon ses propres dires, la solution de facilité : ce seront des mutants ! L'idée a le mérite d'être pratique. Envie d'un personnage qui provoque des tremblements de terre,

se multiplie à l'infini ou parle toutes les langues ? Une mutation, et le tour est joué ! La génétique encore balbutiante lui fournit le parfait prétexte, soutenu par le fameux X chromosomique¹⁰.

Les préoccupations de l'époque rattrapent alors nos X-Men. Chris Claremont, auteur sur lequel nous reviendrons, l'exprimait en ces termes : « Les X-Men sont haïs, craints et méprisés simplement parce qu'ils sont mutants. Donc ce qu'on a là, intentionnellement ou pas, c'est un livre qui parle de racisme, d'intolérance et de préjugés. C'est l'histoire de gens opprimés et réprimés se battant pour changer leur condition. Je pense que n'importe qui pourrait éprouver de l'empathie envers ça¹¹. » Vous l'avez ? Et c'est au même moment que, pour Martin Luther King Jr., « le Noir languit encore dans les coins de la société américaine et se trouve exilé dans son propre pays ». Lorsque « *I have a dream* » est prononcé, l'écriture du premier numéro des *X-Men* devait déjà être bouclée, mais comment ne pas y voir l'influence des problématiques occupant alors le devant de la scène ?

Traiter de ces questions paraîtrait à certains puéril et consensuel. Pourtant il s'agit d'un sujet extrêmement clivant. Rien d'étonnant donc à ce que des

10. La BD nomme X le *gène* responsable de l'ensemble des mutations à l'origine des pouvoirs des super-héros, alors qu'il s'agit du nom d'un *chromosome* et que, de manière générale, ça ne fonctionne pas comme ça, mais je doute que Stan Lee ou le public en aient eu quoi que ce soit à fiche.

11. *The Comic Book Heroe: From the Silver Age to the Present*, Will Jacobs & Gerard Jones, 1985.

auteurs de comic books entrent dans la mêlée, même si c'est à leur façon si angélique. Au pire, les réactionnaires n'y verront que du feu et autres effets pyrotechniques ! Beaucoup de ces artistes, comme Stan Lee et Jack Kirby, sont issus des classes populaires new-yorkaises d'immigration européenne récente, notamment juive. Ils se montrent plus progressistes et plus à gauche que la moyenne du pays¹². On peut aussi facilement s'imaginer comment la question de la haine et du fait d'être perçu comme un ennemi au sein de son propre pays peut résonner chez des auteurs confrontés à l'antisémitisme. D'ailleurs, la stratégie des X-Men consiste à contribuer à cette société qui pourtant les rejette, tout en dissimulant leur nature (un classique du genre super-héroïque) pour éviter les discriminations, à l'image des marranes, ces juifs de la péninsule ibérique convertis au catholicisme pour secrètement continuer à pratiquer leur religion.

12. Stan Lee a soutenu ouvertement le Parti démocrate. Quant à Jack Kirby, il a tout au long de sa vie et de ses œuvres fait preuve d'un antifascisme farouche, comme avec son fameux Captain America, inauguré par une couverture où il frappe Hitler à un moment où l'entrée en guerre des États-Unis divise encore l'opinion. Cela lui vaudra d'être menacé sur son lieu de travail par des sympathisants d'extrême droite (qui, d'après la légende, auraient détalé à son arrivée). Son fils n'a pas non plus mâché ses mots, en sa mémoire, contre la récupération de son Captain America par les partisans de Trump envahissant le Capitole. Kirby a été décrit comme un « démocrate New Deal » en référence à l'ambitieux et très populaire programme social du président Franklin Delano Roosevelt. L'idéal rooseveltien irrigue celui des super-héros dès l'origine tant le New Deal a marqué la décennie qui précède leur apparition, surtout dans les couches sociales dont sont issus beaucoup de leurs créateurs. Voir *Super-héros, une histoire politique* de William Blanc (2018).

Pourtant, au-delà de leur genèse historique, les X-Men ne sauraient être réduits à une allégorie du mouvement des droits civiques, ni les mutants aux Afro-Américains. Leur concept fondateur va se retrouver investi par une myriade d'autres problématiques : les X-Men parlent à toutes celles et ceux qui se sentent rejetés, incompris et opprimés. Leur puissance évocatrice tient à quelque chose de plus universel, et certains aspects entrent en résonance avec des réalités très différentes.

Par exemple, les mutants ne sont pas issus d'une communauté spécifique : s'il existe bien une forme d'hérédité (puisque pour rappel cette histoire reste vaguement génétique), la mutation peut apparaître chez n'importe qui, dans n'importe quel foyer de n'importe quel milieu. Découvrant leurs pouvoirs à la puberté, fuguant ou virés de chez eux par des parents effrayés, ils trouveront un écho chez tout ado mal dans sa peau. Ainsi, Malicia découvre lors d'un échange romantique qu'elle absorbe l'énergie vitale des autres. Cette expérience charnelle adolescente la laissera traumatisée à vie. Ces personnages portent en eux l'idée de nouvelle génération, de futur de l'humanité. Surtout, vous l'aurez sans doute compris, les personnes LGBT+ peuvent facilement se reconnaître en eux¹³. Sans même que cela ait été pensé à l'origine, aucun auteur sensible à ces questions ne peut décemment passer à côté.

Fidèles à cette fibre progressiste, les X-Men affichent dès les années 70 une plus grande diversité que la plupart des super-héros, que ce soit en

13. Voir Symptôme 10 – Codés queer.

termes d'identités ethniques, sexuelles ou religieuses. Ils comptent également dans leurs rangs quantité de membres féminins. Après une première équipe très masculine¹⁴ et WASP¹⁵, la mouture de 1975 joue la carte de l'international : un Canadien (Wolverine), un Amérindien (Thunderbird), un Japonais (Sunfire), une Kényane (Tornado), un Allemand (Diablo), un Irlandais (Banshee) et même un Soviétique qui fleure bon la « détente » (Colossus)¹⁶ ! Et leur présentation ne nous épargne pas les clichés au « charme » suranné : Thunderbird meurt aussi rapidement qu'il était venu jouer l'« Indien de service », fier et têtu, chassant le bison à mains nues ; Diablo est poursuivi par une foule fanatique, toute torches et pieux brandis, dans une Bavière manifestement restée au Moyen Âge ; Tornado est vénérée par une tribu africaine comme une déesse porteuse de pluie ; Colossus se fait une fierté de travailler dans un kolkhoze, allant jusqu'à se demander si son pouvoir n'appartient pas à l'État. Malgré cela, ces nouveaux X-Men manifestent clairement une volonté multiculturelle. Ces clichetons découlent d'une volonté maladroite de dépeindre les personnages de manière bienveillante.

14. Jean y tient le rôle de l'unique fille au milieu d'un *boys club* lourdaud, bien qu'elle se montre tout à fait apte à se défendre.

15. *White Anglo-Saxon Protestant* « Anglo-saxon blanc et protestant », en référence aux membres du groupe socialement dominant aux USA malgré la grande diversité de ce pays d'immigration.

16. *Giant-Size X-Men #1*, Len Wein & Dave Cockrum, 1975.